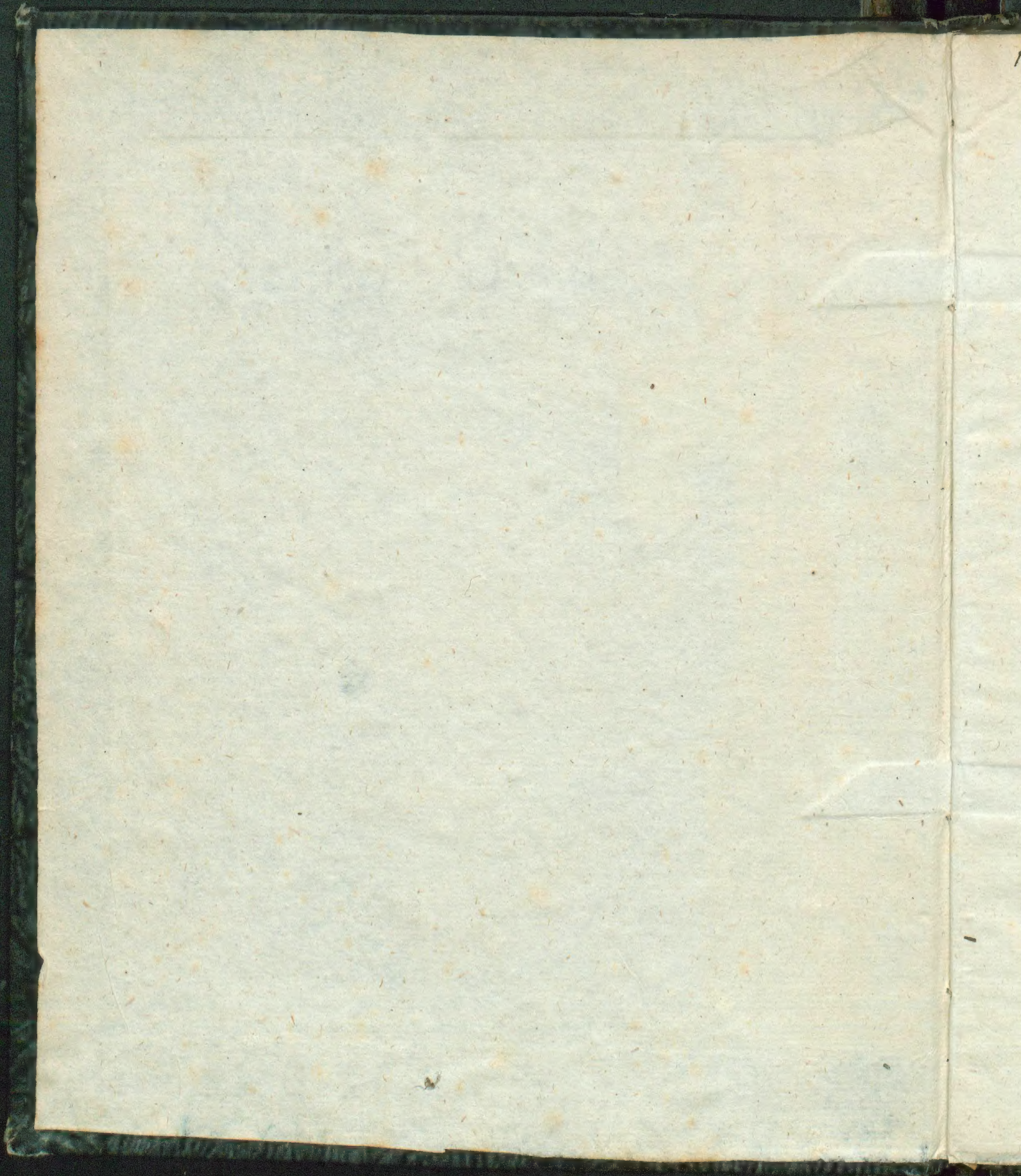


Ms. gall.  
Qu. 34





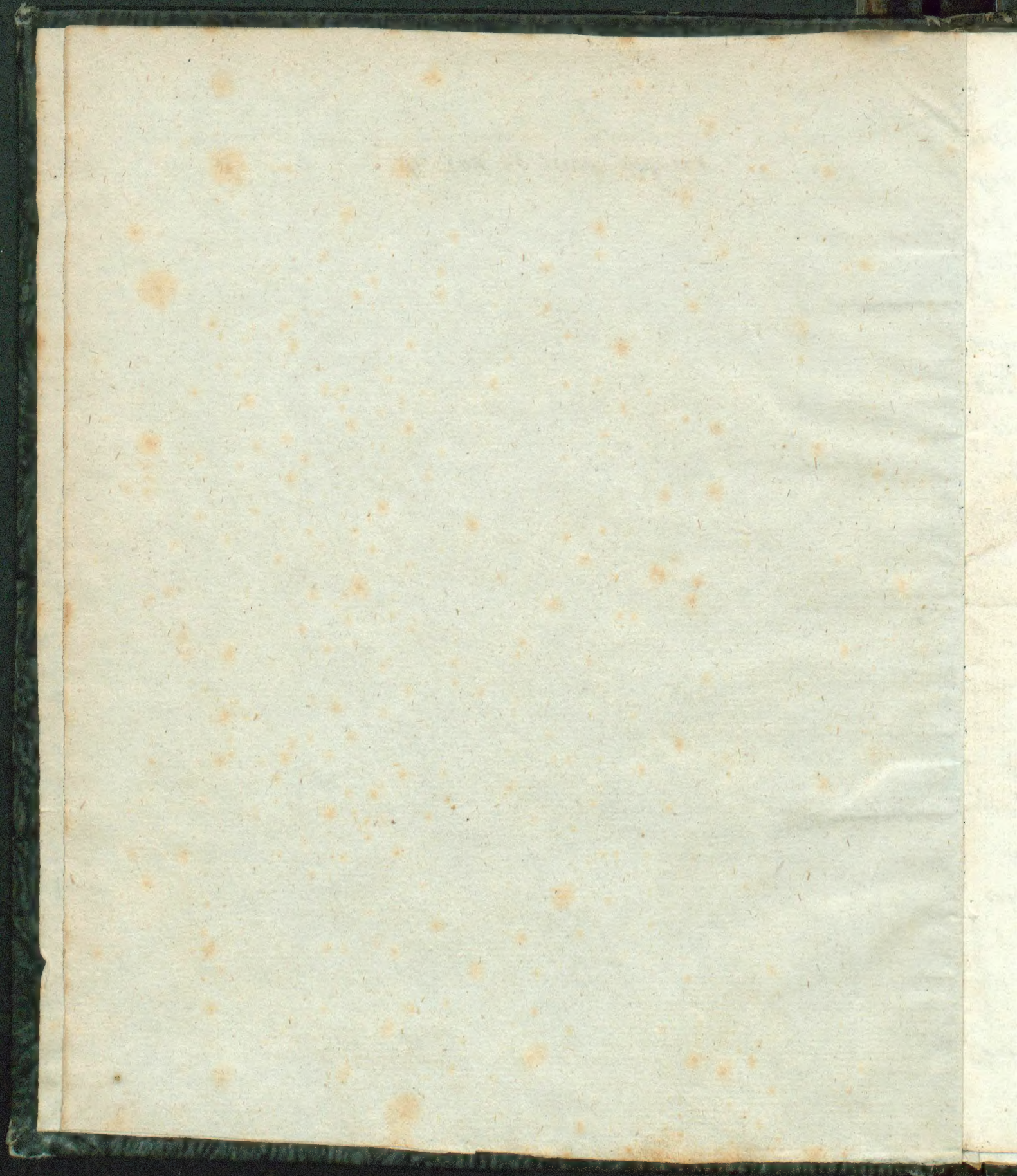


p. 1

ms. gall. quart. 34. pag. 39.

1







## Copie

de la lettre de S. A. R. Madame la Princesse de Suède  
Abbesse de Quedlinbourg, à M<sup>r</sup>. son Chancelier de  
Molfer en date Stockholm, le 18<sup>me</sup> Janvier 1799.

Monsieur de Molfer! par la dernière poste je n'ai pas eu le  
plaisir de recevoir de vos nouvelles, mais ayant promise par mes  
deux lettres dernières, de vous donner une nouvelle qui vous  
surprendra beaucoup, et d'une nature très extraordinaire, je  
ne veux pas manquer aujourd'hui, de tenir ma promesse, et  
vous en donner tous les détails. Ce que je vais dire, est une  
aventure des plus extraordinaires, qui m'est arrivée depuis  
trois ans, mais que jusqu'ici j'ai tenue secrète, quoique plu-  
sieurs personnes ont été initiées dans ce mystère. Par cet évé-  
nement on voit plus que jamais, la main de la Providence  
qui permet quelque fois, que des secrets <sup>restent</sup> ensevelis et cachés  
nombre d'années, mais tôt ou tard, ordonne et juge à propos  
de les dévoiler, lorsqu'on s'y attend le moins; vous devez en ju-  
ger vous même.

La première année de mon retour de Quedlinbourg en Suède



je donnois régulièrement tous les Samedi un Grand Souper, ou il y avoit 70-80 personnes d'invité; Le Roi, la Duchesse, les deux Ducs et leurs cour en étoient. Le lendemain d'un de ces soupers, le 29 Mars 1795, en rangeant mes appartements, la concierge, trouva à terre sur une table à ouvrage, dans mon Divan, une lettre, elle la ramassa et me l'apporta, croyant que je l'avois perdue; [il faut savoir que sur le Divan étoit ordinairement placés, presque toutes les Dames de la société à travailler] je pris la lettre, et ne reconnoissant pas l'écriture, je cherche le nom, il n'y en avoit pas; je cherchois l'adresse du lieu d'où étoit écrite la lettre, il n'y en avoit non plus; seulement la date qui étoit du 20<sup>me</sup> Mars 1795; il n'y avoit donc pas moyen de savoir à qui appartenoit la lettre, que d'en lire une partie, mais l'écriture étoit si difficile et si peu lisible, que je me tourmentai beaucoup pour y parvenir, ce que je ne puis faire que par morceaux, et ensuite je pris le parti d'envoyer faire prier le Comte de Stembock de descendre pour m'aider à déchiffrer la lettre, enfin nous y parvinmes tous les deux, en nous aidant réciproquement et déchiffrâmes enfin toute la lettre, qui est de huit pages et d'un style..... mais dont la fin contient des histoires sur plusieurs personnes de la société, et des Contes méchants, qui se sont débités dans  
les



les Provinces, dont l'inconnu demande la vérité à son amie,  
 ce qui m'a fait supprimer toute cette fin de la lettre, que  
 personne n'a vû et verra, que le Comte Stembock et moi, qui  
 l'avons lû par hazard puisque cela n'appartient nullement  
 au commencement de la lettre, n'y à l'affaire dont elle fait  
 mention. Je vous envoie donc Monsieur, la copie cy jointe  
 N<sup>o</sup> I, de cette lettre, copiée exactement d'après l'original.  
 Je vois votre surprise en la lisant, et je vous prie même de  
 la lire de suite d'abord, avant que vous continuiez de lire  
 cette lettre, pour avoir le fil de l'histoire. Vous pouvez par  
 conséquent d'après votre propre surprise, concevoir la mienne  
 d'autant plus grande, que toutes les anecdotes et faits, con-  
 cernant la manière, dont feu-la Reine à pris Lolotte  
 chez elle, la manière dont elle l'a élevée et l'a traitée, la  
 tendresse marquée et distinguée, qu'elle lui témoignoit, la  
 manière avec laquelle elle me la recommanda, avec une sens-  
 bilité et un intérêt si grand, si marqué, en me deman-  
 dant, de lui tenir lieu de mère, et l'inquiétude qu'elle me  
 témoigna même, que je ne prendrois pas tous les soins  
 imaginables de cet enfant, en me faisant jurer et promettre  
 même en sa présence, de la considérer ainsi, et de la traiter  
 comme mon propre enfant, tout cela étoit exactement



la plus grande fidélité dans la lettre; je ne pouvois donc pas douter, que l'anecdote rapportée dans cette lettre et confiée à la discrétion d'une amie n'étoit vraie, et que la Petite ne fût ma sœur; Vous connoissez mon amitié pour elle; les sentimens de prédilection, que j'ai toujours senti pour elle me font trop connoître présentement, que c'étoit la nature qui parla, et que c'étoit sa voix qui se faisoit entendre dans mon cœur; enfin Monsieur Vous pouvez concevoir ce que cette découverte devoit me faire éprouver d'émotions; et combien je me trouvois intriguée et curieuse, de connoître celle, qui pouvoit me donner des preuves sur sa naissance. Nous fîmes tous les trois, ma belle sœur la Duchesse, le Comte de Stembock et moi, toutes les perquisitions du monde, pour savoir qui avoit perdu cette intéressante lettre, pour par là découvrir l'auteur; mais toutes nos démarches furent vaines, celle qui avoit perdu la lettre, et celle qui l'avoit écrite avoient un intérêt égal pour rester cachés, puisque Vous avez pu voir, que je suis très maltraitée et très peu ménagée dans cette lettre, ainsi toutes mes recherches devenoient inutiles, nous les continuâmes cependant jusques au mois d'Aoust de la même année, et malgré que d'après la lettre même, il n'y avoit guères de probabilités, que



que la soi-disante mère, voulût nous éclaircir, et nous décou-  
 vrir un mystère sur lequel elle avoit juré d'une manière  
 si solennelle, je l'envoyai chercher, et en présence de la  
 Duchesse je l'interrogeai, de mille manières différentes,  
 ainsi que la Duchesse qui seconda parfaitement bien  
 mes efforts; elle persista à assurer que c'étoit sa fille,  
 mais souvent ses réponses se coupoient et se croisoient;  
 et malgré son soin extrême, d'assurer que c'étoit sa fille  
 il y avoit, un, je ne sais quoi, qui faisoit remarquer que  
 ce n'étoit pas ainsi; et qu'elle connoissoit une partie du  
 mystère, mais liée par le serment qu'elle avoit faite, elle  
 ne pouvoit le dévoiler, ni même faire paroître le moindre  
 embarras; enfin Monsieur, je commençois à désespérer  
 absolument, de trouver plus de clarté dans cette affaire  
 lorsqu'au mois d'Octobre de la même année, le Comte  
Stembock reçut la lettre sous son adresse, dont je joins  
 ici la copie N<sup>ro</sup> 2.; je vous conseille de la lire également  
 d'abord, à la suite de ceci, avant de continuer à lire  
 ce qui suit ..... Après avoir lu cette lettre, et revu les pre-  
 sent / je dois ajouter ici qu'en ouvrant l'enveloppe première  
 du Paquet, adressé par l'inconnue, et trouvant le paquet  
 à mon adresse, écrite de la propre main de feu la Reine



ma mère, cette écriture que je n'avois vû, depuis tant d'an-  
 nées me causa une impression si vive, que je m'en trouvai  
 mal, et que mes larmes coulèrent en abondance, et  
 m'empêcha pendant longtems de lire la lettre et d'ouvrir  
 le paquet / je ne pouvois plus qu'être convaincue de la  
 naissance de la petite, et ne pût douter qu'elle ne fut  
 effectivement ma sœur; je pris le parti en attendant  
 de n'en rien dire encore, espérant que l'inconnue mal-  
 gré ce qu'elle me disoit dans la lettre de l'impossibilité  
 de se faire connoître, me communiqueroit une lettre de  
 feu la Reine, ou quelqu'autre papier devoit certaine-  
 ment accompagner le paquet, mais que la marque,  
 qu'elle me donnoit à porter, étoit pour voir si mes inten-  
 tions, qu'elle soupçonnoit étoient bien en faveur de la  
 petite; en conséquence de cela j'e pris au Grand Gala le  
 premier de Novembre la Rose pour Bouquet, qu'elle m'a-  
 voit indiqué; mais inutilement, elle n'a plus donné  
 signe de vie. Cependant j'ai traité Lolotte\* tout autrement  
 depuis ce tems là, que par le passé, elle n'a depuis ce tems  
 là pas fait de service presque d'aucun, que de coucher dans  
 ma chambre et me déshabiller les soirs, du reste elle ne  
 m'a.

---

\* la jadis Demoiselle Forsberg.



m'habiller plus et fait aucun autre service), elle a fait ma  
 société; et a passé toute la journée chez moi jusqu'à l'heure  
 du dîner, enfin j'ai fait pour la dédommager, autant  
 qu'il a été dans mon pouvoir de l'obscurité dans laquelle  
 elle a vécu jusqu'ici, et mon amitié pour elle les égards  
 que je dois à celle qui est ma sœur; le respect que j'ai  
 chèrement je j'ai pour le meilleur des pères ma sœur  
 chercher tous les moyens possibles de lui rendre la vie  
 agréable et heureuse. Après avoir attendu quelques mois  
 pour voir si mon Inconnue voudrait me communiquer  
 quelque chose de plus, j'ai tout communiqué au Roi  
 et aux deux Ducs, j'ai montré les lettres et le paquet  
 et les effets de Richs. Noft \* Comte de Wachtmeister, que  
 j'ai consulté, sur l'authenticité des preuves, il les a trou-  
 vées convaincantes, et indisputables il assure que la  
 chose est vraie et certaine d'après tout ce que j'ai entre les  
 mains; mais malheureusement les lois sont en avan-  
 tage; qu'en justice les preuves ne sont pas suffisantes  
 quoique indisputables; mais que d'après nos lois il  
 ne

---

\* Premier Chef de Justice en Suède.



ne manque rien qu'un mot d'écriture de Feu la Reine  
 qui dise positivement, qu'elle est fille du Roi mon père,  
 pour qu'elle puisse être reconnue juridiquement; mais il  
 assure et répète chaque fois que je lui en parle, que pour  
 vrai cela ne peut manquer d'être; il a donc fallu atten-  
 dre jusqu'ici à faire quelque chose pour Elle, et de la  
 rétablir dans la société. Le mystère de sa naissance,  
 cependant, commence à percer dans toute la ville, et dans  
 les provinces depuis une année, et chacun en parle ouver-  
 tement; enfin, dès qu'un parti convenable à sa naissance,  
 et qui en même temps peut faire son bonheur, se  
 présentera, elle sera introduite dans la société dont  
 elle fera sûrement l'ornement; mais sans être recon-  
nue pour cela, par la raison alléguée. Si donc tout  
 le monde sait sa naissance, cela suffira. Il pourroit arri-  
 ver, Monsieur, que ce parti fût peut-être trouvé déjà,  
 et c'est en cas qu'elle se marie, que je veux vous prévenir,  
 qu'il en pourroit peut-être qu'elle accompagnât à Quel-  
 que-chose, pour qu'elle puisse en parler à Monsieur  
 à Potsdam et à Berlin, même je vous permets de  
 mon



montrer les lettres, et de communiquer ce qui se trouve dans  
la mienne, sur cette singulière histoire, pour que lors que  
je viendrai dans vos contrées, et qu'elle m'y accompagne  
sur un tout autre pied que par le passé, [comme vous pouvez  
bien le penser] l'on ne s'étonne pas, ne connoissant pas  
sa naissance et l'ayant connue auparavant comme  
femme de chambre; Je ne doute pas que dès qu'on saura  
sa naissance, et qu'elle m'appartient de si près, malgré  
qu'elle ne soit pas reconnue, mais portant par son mari  
un nom illustre, on ne l'accueille avec politesse  
et amitié et de la manière dont je puis être satisfaite,  
je me flatte qu'à Brunswick, ma Tante et mes cousins  
lui feront un accueil gracieux et amical, d'autant plus  
qu'elle est réellement si estimable tant par son amabi-  
lité, que par son caractère, et qu'on ne peut lui refuser  
la justice de l'aimer et de l'estimer, dès qu'on la  
connoit etc: etc:

Sophia Ulricine.



(<sup>5</sup>)  
Extrait

d'une lettre de Madame la Princesse au Conseiller priv'  
d'Amsted

datée Stokolm le 22 Janvier 1707.

Je n'ai nulle nouvelle à vous mander Monsieur, mais je suppose que M<sup>r</sup> de Wolfer vous aura communiqué celle que je lui ai donné par la poste précédente et qui vous surprendra; j'en suis sur; mais comme je sçais que Vous vous interosiez à la personne qui y est intéressée je suis aussi persuadée qu'elle Vous sera pëaisir, d'autant plus, que Vous ne pouvez douter de celui que j'ai eu à la découverte de toute cette affaire, ayant de tout tems eu de l'amitié et une prédilection singulière pour elle, qui sans doute étoit la voix du sang et de la nature, qui me parloit pour Elle; Vous pouvez donc se penser combien cette amitié s'est augmentée en sachant qu'elle m'appartient de si près, par le sacré lien du Sang; et je suis persuadée, que Vous ainsi que toute Votre famille, y prendront une part sensible, tant par l'attachement que Vous avez pour moi,

qui



que par l'amitié que Vous avez toujours témoigné ainsi  
que Helene votre femme à ce petit. Les Les

Chapin Albertine







(C)  
copie

de la lettre trouvée dans le sillon de S. A. R. Madame  
la Princesse de Saxe-Cobourg de Saxe-Cobourg  
le 29<sup>me</sup> Mars 1795.

---

La date de la lettre est du 20 Mars sans nom et adresse au lieu.

---

En vous remerciant mille fois, ma charmante amie pour  
votre dernière lettre j'eusse désiré pour qu'elle m'eût fait plus  
de plaisir, & avoir pu la comprendre, car je ne sçonne ma  
parole d'honneur, que hors l'article qui concerne la suite, le  
reste étoit pour moi du grec. Vous me disiez que c'étoit par là  
ouvre les lettres, je le sçais comme vous, c'est pourquoi je  
tâche de trouver des occasions sûres, ou je puisse écrire à  
cœur ouvert, sans votre promesse vous m'avez fait de m'en  
mais vous êtes une méchante, que je devrois punir en ne répon-  
dant pas un mot, à tout ce qui fait l'objet de votre curiosité  
compter cependant que je ne vous pardonne, qu'à condition  
vous m'écrirez une lettre pareille à la mienne, à laquelle si  
médiance je pourrois bien donner le nom de Voltaire; Vous sçavez



4 11  
par son contenu, si vous pouvez confier la vôtre à mon  
homme, sans crainte qu'il vous compromette, en ha-  
zardant de la perdre en route; en n'y mettant ni son nom, ni  
l'endroit d'où l'on écrit, on ne soupçonne rien. Fille d'Eve!  
Fille d'Eve! Quoi toujours votre impertinente curiosité? que  
vous m'alleguiez vainement, et que jamais vous ne seriez reve-  
nue à la charge, à me tourmenter à ce sujet, sans les  
singulières circonstances où se trouve la pétite; tout cela n'est  
que subterfuge. Quoi parce qu'on en parle tant et si sé-  
rieusement, est-ce une raison pour moi de trahir un secret;  
enfin si j'ose vous confier, quelque détail au sujet de cet  
enfant, souvenez vous, que je crois le faire, à l'amie la  
plus chère que j'ai au monde, dans la persuasion où j'es-  
sai que elle n'en abusera jamais, quoi qu'il en puisse arriver.  
La petite est sœur de la Princesse, ne m'en demander jamais  
d'avantage, car dusai-je perdre votre amitié, il m'est impossi-  
ble de dire un mot de plus sur sa naissance. Des soupçons  
que fit voir le feu Roi Gustave, alors Prince Royal, décidèrent  
le sort de l'enfant qui fut mis si heureusement au mon-  
de dans le septième mois en 1769. Dès qu'elle eut vu les  
jours



jour, on la sépara de sa mère, à qui on neca dire que l'enfant n'avoit que quelques heures à vivre. Le cût en d'écda autrement, et cette créature si faible et si sensible fut rendue à la vie, comme par un miracle. L'enfant fut baptisé sous les noms Saure, Stéphie, Frédérique, Charlote dont elle porte encore les deux derniers. Son enfance n'eut rien d'extraordinaire, carnée, comme elle l'étoit, à tout le monde, et la femme qui passoit pour sa mère, (comme Torsberg) avoit eu ordre de lui donner trois ans de plus, qu'elle n'en avoit effectivement, pour déçayer les gens; à quoi elle réussit au delà de ses espérances, et quoique la petitesse de la taille, frappât tout le monde, on n'attribua cela qu'à une complexion délicate. & à difficulté de la rapprocher étoit des plus grande, quand enfin la Reine sa voisine et favorite de la Reine imagina de faire faire connaissance à la soi disant mère, avec le maître d'hôtel de la Reine, qui étoit français, et dont la femme possédoit cette langue en perfection. On fit proposer à ces gens, par cette femme de recevoir l'enfant en pension chez eux; cela fut accepté.

Femme de chambre de la Reine



accepté avec plaisir, malgré le désir qu'on avoit de l'ôter es-  
 là, on fut obligé de l'y laisser quelque tems, pour ne pas per-  
 dre par une démarche imprudente le fruit de tant de pré-  
 cautions et de peines. On se crassa la tête, pour trouver un  
 prétexte plausible, pour l'ôter à ces gens, & à d<sup>ne</sup> Inryse char-  
 gée de cela, et sous prétexte de faire une visite à ces gens, elle  
 se divertit et parût tellement enchantée de l'enfant qu'elle  
 déclara qu'elle en parleroit à la Reine, ce qu'elle fit effec-  
 tivement devant tout le monde, comme elle en étoit convenue,  
 en vantant sa gentillesse, et assurant que cette angloise  
 créature, étoit v<sup>raie</sup> cigne des contes de la Maïesté. Cette  
 Princesse fait combient de faire beaucoup de difficultés,  
 mais à la fin demanda à voir la petite, et comme vous pen-  
 ser bien, elle eut le plaisir de lui plaire. Elle la fit deman-  
 der à la soi-disante mère en promettant d'en prendre soin,  
 comme de sa fille, à quoi elle a fidèlement tenu parole,  
 et les soins extrêmes, qu'elle prenoit à lui former l'esprit  
 et le cœur, l'auroit mille fois trahie, si personne s'étoit  
 parue souler de cette intrigue, l'humeur de l'enfant la  
 chagrinoit infiniment, et ne répondoit pas à la bonté de



son cœur, elle avoit un emportement et une fougue dans  
 son caractère, pour le moins aussi fort que sa sœur,  
 [la Princesse Albertine]; ajouter à cela une hauteur exor-  
 ce, qui démontrait assez le sang illustre, qui couloit  
 dans ses veines. On tachoit de l'humilier, en la menaçant  
 de la renvoyer à la mère; c'étoit apparemment dans cette  
 idée, qu'Elle lui faisoit croire, qu'elle la destinoit à  
 être un jour sa première femme de chambre, ou bien  
 sa lectrice. Elle faisoit en partie ces fonctions, sans que  
 pour cela la reine lui donna d'autre titre à sa Cour que  
 la Petite, cela devoit continuer jusqu'au moment, qu'on  
 devoit la marier; le choix de l'époux étoit déjà fait, la  
 jeune épouse devoit apporter en dot à son mari la char-  
 ge de Chambellan de la Reine, et la petite étoit destinée à  
 en remplir une auprès de cette Princesse, ou bien auprès de  
 la fille. Elle attendoit avec impatience le moment de pouvoir  
 la marier, toute décidée à faire part à la Princesse, de sa  
 naissance de sa sœur. La personne qui avoit eu soin  
 de l'enfant depuis sa naissance, devoit, si elle mourroit avant  
 son fils, le Roi Gustave, soigneusement garder le secret jus-



8  
11  
la mort de ce Prince, mais qu'alors rien ne devoit l'arrêter,  
en instruire la Princesse, en lui fournissant toutes les preuves du  
mystère; la mort en décida autrement, et la personne chargée  
de tous ces soins fut sa première victime, et ce si inopinément,  
qu'elle n'eut pas le temps de prendre les moindres précautions, pour  
trouver quelqu'un à qui oser confier ce secret. Malheureu-  
sement je ne m'y trouvois pas, la seule précaution qu'elle  
avoit prise, quoique depuis bien longtems, étoit en conser-  
vant les lettres de la Reine dans une cassette; elle avoit déclaré  
à tout le monde qui l'entouroit qu'en cas de mort, elle  
devoit m'être remise; contenant mes lettres, et des papiers d'une  
grande importance, qui m'appartenoient; effectivement on  
me la remit après sa mort, sans l'avoir ouverte. Voilà  
que je me trouve en possession des plus rares manuscrits  
de notre tems; ils serviront un jour à développer les événemens  
les plus cachés, et les plus secrets du règne des deux époux,  
ainsi qu'une partie de leurs fils. Trop de personnes y sont  
compromises pour que de bien longtems ils ne doivent être  
cachés; ainsi comme vous voyez, il ne reste à la pauvre petite  
Orpheline personne qui puisse faire valoir les droits que sa  
naïss



naissance lui donnent à un rang convenable, car je ne puis croire qu'on a laissé entre les mains de la roi-disante mère quelque chose qui puisse mettre ce mystère au jour; d'ailleurs le serment terrible, par lequel elle s'est liée au silence, ne lui permettroit jamais d'en parler pas même à la question; Personne donc plus que moi n'en a les preuves par les lettres de la Reine. Vous ne sauriez croire combien elles sont intéressantes. Elle y parle beaucoup de la Princesse, avec cette tendresse que vous lui connoissez pour cet enfant; "C'est cette vertueuse fille, dit-elle, qui sème encore de quelques fleurs, les derniers jours de son infortunée mère, et qui la console de l'indifférence de six autres enfants; le ciel l'en récompensera après elle, et ne lui fera connoître de la vie que les douceurs." Il paroît par ces lettres qu'elle fut plusieurs fois sur le point, de tout révéler à la Princesse, mais elle craignoit la vivacité de sa fille, et l'impossibilité ou elle seroit de cacher, ce que cette découverte lui feroit sentir pour sa sœur; il n'eût fallut qu'un ombre de soupçon pour réveiller ceux du Roi, qui n'étoit la dupe de tout cela, que par l'extrême prudence qu'on y avoit mis, et même davantage par les



trois années de plus, qu'on donnoit à l'enfant. Parmi les secrets que la Dlle Juvry a vendus au poids de l'or, sans doute qu'elle n'aura jamais révélé celui-ci. Mais ce qui m'étonne est que la Dlle Juvry m'en a parlé depuis. J'ai pourtant beaucoup de peine à me persuader, que la Princesse ignore la naissance de sa sœur; la Dlle Juvry même la recommandée si instamment, en la logeant à la Princesse, en lui demandant pour cet enfant les soins et la tendresse d'une mère; qu'il n'est guères probable qu'elle ne lui ait fait entendre, ce qu'elle étoit. L'intime amitié qu'elle lui a depuis et constamment montrée, donne lieu d'y croire; mais aussi quand on considère, qu'elle la laisse sans songer à lui donner un rang un état convenable, on se perd dans ces conjectures que l'on peut former; Son penchant à l'économie, seroit croire, que ce n'est qu'une varice qui l'a fait agir de cette manière, pour n'être pas obligée de doter la petite. Si cependant Elle en parloit au Duc Régent Son frère, je ne crois pas qu'il balanceroit à lui assurer quelque chose pour leur sœur. Voilà cet éclaircissement si longtemps si ardemment désiré. Je ne vous en demande pas le secret. Songez seulement qu'une indiscret-  
tion



rien, à cet égard, trouva-t-il pour la rue notre maison.

No 2.

Copie de la lettre de l'inconnue.

adressée à S. A. R. Madame la Princesse de Suede Abbesse  
de Quedlinbourg avec un paquet adressé par feu la Reine,  
et de sa propre main, à S. A. R. Madame la Princesse sa  
fille. Le paquet renfermait une boîte, cachetée d'un cœur sur  
lequel est gravé le chiffre en feu Roi Adolphe Frédéric, au-  
dessus une Couronne Royale; le cachet est un cœur entouré de  
Rubis que la feu Reine porta toujours, et que Madame la Prin-  
cesse conserve encore. Sur la boîte est l'écusson suivante,  
écrite également de la main de la Reine.

À Louise, Sophie, Charlotte, Frédérique,

La boîte contenoit un Collier de perles Orientales de la valeur  
de 4000 Rixdaler de Banque, des diamans non enchassés, de  
la valeur de 1500 1800 Rixd. de Banque et le portrait en minia-  
ture de feu Roi Adolphe Frédéric; le tout fut envoyé et adressé  
à au Comte Gustave Tarnbock \*, avec un billet, écrit de la  
main

\* Premier Esprit d'honneur de la Cour de la Princesse, le même qui fut  
l'un des p. f. à Berlin pour présenter le Roi sur son trône.



76  
47  
même main, que les deux lettres, dans lequel il est prie d'insérer le paquet, adressé à S. M. R. lorsqu'elle sera reçue, et avec le plus grand secret. Le paquet fut porté par un quidam dans le Palais de Madame la Princesse, le 22<sup>me</sup> Octobre 1795, qui dès qu'il l'eut remis, se hâta de disparaître.

Madame!

Les perquisitions, que Vous avez faites, Madame, me prouvent que Vous ignorez un secret, dont je l'avoue franchement, je Vous croiois dépositaire, et que par des raisons, dont je rougis de Vous avoir cru coupable, Vous avez caché la naissance de Madame Votre Sœur. C'est avec un plaisir mixede senti qu'exprimé, que je m'empresse de réparer les torts que j'ai eu vis à vis de Votre Altesse Royale, en osant soupçonner un cœur comme le sien, d'une cruauté dont son intéressante Sœur eut été la victime. Vaignez pardonner une offense cruelle à la vérité, mais dont le motif doit servir d'exemple. Si les circonstances secondent mes vœux, peut être qu'un jour il me sera permis, d'être déclaré que



jeunis, et de venir moi-même aviser l'honneur de réparer  
mes fautes, par les explications les plus sincères d'un vrai re-  
pentir. Mais n'importe, ce n'est pas ce qui intéresse si vivement  
l'âme sensible. V. L. R., c'est l'incertitude où elle est,  
si la jeune personne, élevée par Son Altesse mère, et pour  
le moment auprès d'elle, est sa Sœur. Sans tout ce que  
Vous avez fait pour deviner le mystère, craignez encore, que  
cela seroit éternellement inutile, si je ne croyois de mon  
devoir d'éclaircir Votre Altesse Royale à ce sujet. Une seule  
personne auroit pu révéler le secret caché tant d'années,  
mais elle n'est plus. Quant à celle qui devoit l'enfant  
elle m'est trop connue, pour craindre qu'elle trahisse la  
promesse qu'elle a faite, aucune menace, aucun appas  
lui fera manquer un caractère unique, et plus que respec-  
table; d'ailleurs elle peut jurer, qu'elle a une fille, qui  
se nommoit Frédérique Charlotte, cette fille est morte  
en un mot, et Votre sœur, Madames, a pris sa place. Cette  
vertueuse femme éleva l'enfant, avec ses soins et sa ten-  
dresse de la meilleure des mères, au point que chacun lui  
royoit une prédilection marquée pour cet enfant.



(Le paquet que j'ai l'honneur de vous adresser sous l'adresse de Votre Altesse Royale, mais qui je le sais, contient des objets appartenants à l'intéressante personne, convaincra de la vérité de ce que je viens de dire, autant que la correspondance de feu la Reine, qu'il m'est impossible de lui faire tenir, sans me découvrir, mais surtout sans compromettre des gens trop respectables, en mettant au jour des secrets de bien grande conséquence et dont plusieurs personnes pourroient être même la victime). J'ose donc supplier Votre Altesse Royale à genoux de ne faire aucune tentative, pour découvrir celle qui a le bonheur de pouvoir la tranquilliser, en l'assurant qu'elle possède sa jeune Sœur auprès d'elle; et qu'une même chose impossible la cassette dont je suis en possession, pourroit être découverte; avant de me la ravir, elle deviendrait la proie des flammes; car enfin, Madame, les reproches dont je devrois être accablée, et mes propres remords, empoisonneroient ma vie; si j'étois capable de trahir ce que l'amitié m'a confié. Qu'il Vous suffise de savoir, que Votre Auguste mère Vous adoroit, et à juste titre; toutes Ses lettres étoient remplies d'éloges et de



de tendresse pour une fille chérie. Votre intéressante Sœur  
partageoit ces sentiments avec l'un dans son cœur, et  
elle gémissait d'être obligée de Vous cacher sa naissance  
non parce qu'elle craignoit Votre indiscretion, mais au-  
contraire elle prévoyoit, qu'il Vous eût été impossible  
de cacher Votre tendresse pour l'enfant; feu la Reine  
promit à son Auguste père, que tant le Roi son  
frère vivoit, l'enfant demeureroit caché et inconnu à  
sa famille; Ses raisons de ce mystère sont telles, qu'il  
ne m'est pas permis d'oser le révéler. [ Cette promesse a  
été fidèlement tenue; quoique feu la Reine eût pris  
la petite auprès d'elle. On voit dans ses lettres son  
inquiétude pour l'enfant; si je pouvois vivre assez long-  
tems, l'écrirai-je, pour lui voir un rang et une fortune  
convenable à sa naissance, je mourrois tranquille.  
Elle eût infailliblement marié de très bonne heure  
si le ciel eût prolongé ses jours; l'époux qu'on lui desti-  
noit, eût sans doute fait son bonheur, si les qualités du  
cœur et de l'esprit, d'une jeune naissance étoient parve-  
nues à son âge. Mais tout ce qui est en l'air se dissipe.



74. 16  
ment et ce qui fit le plus grand malheur de l'enfant  
est que la personne chargée par feu la Reine pour  
découvrir ce mystère à ceux, à qui elle tient par  
les sacrés liens du sang, fut frappée si inopinément  
de la mort, qu'elle n'eut pas le tems de prendre la  
moindre précaution pour en informer Votre Altesse  
Royale; et ce mystère n'eut probablement été connu  
qu'après ma mort, ou peut être aussi un laps de tems  
encore plus considérable, si les démarches qu'a  
faites V. A. Altesse Royale ne se sont point parvenues  
jusques à moi. Depuis cet été j'ai creusé ma tête  
pour trouver un moyen de faire parvenir cet éclair-  
cissement, j'ai cru le trouver, en le faisant remettre au  
Comte d'Alencourt, à qui j'ai supplié V. A. Altesse  
Royale de faire remettre le paquet en cas qu'elle  
ne juge pas à propos de le remettre à son amiable sœur.  
Mais si au contraire, elle l'a remis à la politique ou bien  
si elle est davis de le faire, elle aura la grace de porter  
le 1<sup>er</sup> Novembre une rose seule pour l'Amant. Voilà  
les



les dévots nécessaires, daigner être persuadé, que les  
perquisitions du monde entier ne parviennent à me  
découvrir de plus, et surtout à me persuader. Madama,  
que la seigneurie mère ne va rien qui puisse  
donner aucune lumière. Je la recommande à la  
générosité de Votre Altesse Royale en la suppliant que  
si on s'acquiesce bien et se recueille à cette époque, elle  
lui ait fait une fortune merveilleuse. Par sa grâce,  
Madame, la liberté que je prends de demander à Votre  
Altesse Royale le cœur et la tendresse d'une mère pour  
sa charmante sœur, elle m'intéresse si vivement puis  
que je suis la seule personne qui a osé découvrir que  
c'est, et une chose inscrite. Depuis tant d'années  
sans le sçavoir. Si Vous ne la rendez pas heureuse, si  
Vous ne lui donnez rien de père et de mère, enfin de tout ce  
monde, combien de regrets n'aurez-vous pas à me faire  
re. Mais sans doute mes craintes sont vainement  
superflues. Jamais je ne puis à le croire. C'est tout  
puissant à veiller sur cette intéressante prophétie par  
don



donnez ces vœux, Madame, ils partent du fond de mon  
 cœur, un cœur bien tendrement attaché, à celle à qui  
 Votre Altesse Royale doit le jour, et dans la personne  
 de sa fille. Je respecte le plus vertueux des hommes,  
 j'ose croire que Votre Altesse Royale daignera imi-  
 ter son exemple, et que dans la personne de sa fille  
 vous prouverez, Madame, l'attachement que vous êtes  
 pour le meilleur des vôtres.

C'est aux pieds de Votre Altesse Royale que j'ai mis mon  
 espoir et mon aspect avant l'honneur d'être

V. Tr. Louis Royal

Le plus humble et le plus dévoué.



men

ii

nn

o,

ii

oo

oo

nn

le.









v  
r  
s  
  
e  
n  
u  
l  
a  
P  
p  
h  
o  
v  
s  
s  
m  
d  
i  
f  
f  
que  
m  
d  
i  
R

J'ai lu avec attention les lettres concernant M<sup>lle</sup> Forsberg, et je crois avoir mille raisons de regarder cette histoire comme un roman fort dans quelque vue qu'il ne sera peut être pas difficile de déconvoir.

En supposant que tout ce dont il <sup>s'agit</sup> ~~est question~~ soit vrai, il est clair qu'il ne peut être question que d'un enfant naturel du Roi Adolphe Frédéric, Epoux de feu la Reine Mère. La Princesse dit dans sa lettre à M<sup>de</sup> Holfer: le respectueux attachement que j'ai pour le meilleur des Pères, m'a fait chercher tous les moyens de lui rendre, (à la jeune personne) la vie heureuse et agréable. On voit par conséquent que la Princesse parle de la D<sup>lle</sup> Forsberg, comme d'une fille naturelle de son père, et non pas de sa mère qui en 1769 avait 49 ans, et étoit déjà depuis quelque temps hors d'état d'avoir des enfants. En supposant même que cela n'eût pas été, le Roi vivant encore (il ne mourut qu'en 1771) et la Reine se plaignant quelque fois de ses importunités comme je le sais de science certaine, un enfant qu'elle aurait mis au monde dans ce temps là, eût été censé appartenir à la famille royale sans difficulté.

On a supposé que ce pourroit être une fille de la Princesse; mais en 1769 elle n'avait que 16 ans, dont il faut nécessairement déduire près d'une année. Or il est rare que dans le Nord, une jeune personne soit nubile à cet âge; mais quoiqu'il n'y ait point d'impossibilité physique, il est certain que la Princesse vivant sous les yeux de la Reine sa mère, et étant gardée comme elle l'étoit, par M<sup>de</sup> la Gardie, il eût été



morale ment impossible, qu'elle eût pu avoir secrètement un enfant, sans que personne s'en fut aperçu, et sans que rien n'eût transpiré; les habillements d'alors n'étoient pas aussi propres à cacher des accidents que ceux d'aujourd'hui. Pendant que j'étois en Suède, je voyois journellement cette Cour, et jamais je n'ai rien ouï dire, qui pût avoir le moindre rapport à un événement pareil. La Princesse elle même ne regardoit encore dans ce tems là un homme, que comme on regarde la peste ou le fou-mesle. Si depuis elle <sup>n'est</sup> ~~est~~ d'avis qu'un homme étoit bon à quelque chose, ce n'est certainement qu'après la mort de la Reine; lorsqu'elle eut sa maison particulière, et toute la liberté possible.

Il faut donc en revenir au Roi Adolphe Frédéric: ainsi que la correspondance l'indique clairement. Je sais qu'il avoit vers ce tems une liaison avec une Actrice de la Comédie française nommée Dulondel, dont la Reine étoit jalouse à l'excès, jusqu'à ce point de cabaler dans le Sénat pour faire renvoyer la troupe; mais comme on connoissoit les motifs qui la faisoient agir on ne l'écoute pas.

Comment donc l'auteur de la lettre trouvée dans le Salon de la Princesse, peut-il dire, que la Reine jura au Roi, que tant que le Prince Gustave vivroit, le naissance de cet enfant resteroit secrète. Qu'est-ce donc que le Roi avoit à craindre de son fils, ou bien étoit-il si extraordinaire à Stockholm de voir des enfans naturels d'un Roi! Le <sup>n'est</sup> ~~est~~ Seldmarck de Hesse noté <sup>n'est</sup> ~~est~~ il pas fils du Roi Frédéric de Hesse? Par la connoissance que j'ai du caractère de la Reine, et du despotisme avec lequel elle gouvernoit le Roi, il me semble que c'étoit plutôt la Reine qu'il devoit craindre, que toute

24

autre personne de sa famille. Elle eut tort, fulminé, si jamais elle avait oui parler d'un enfant naturel du Roi, et je suis sûr que même à présent ses vœux s'agitent violemment dans son tombeau. D'ailleurs, quel risque cet enfant aurait-il couru, quand même le Prince royal, depuis Roi de Suède eut su le secret de sa naissance? Gustave n'était pas cruel, une petite fille pouvait elle lui causer de l'ombrage? En pit d de tous les enfants naturels du Prince de Suède son frère! Ces extrêmes précautions prises pour cacher la naissance de l'enfant naturel d'un Roi, qui pouvait l'avouer sans crainte, paroissent n'être à la queue ni que pour excuser la manière brusque, dont on veut faire passer la Demoiselle sur un plus grand théâtre, et pour fournir une réponse à cette question si simple: pourquoi n'en a-t-on pas oui parler jusqu'ici? ou sont les preuves?

La Reine se proposoit, dit on, de lever le voile qui cachoit ce mystère, si elle avait survécu au Roi son fils. Mais pourquoi la personne qu'elle avait rendue dépositaire de ce secret et des lettres qui contenoient les preuves, ne parla-t-elle point après la mort du Roi Gustave? cette personne devoit connaître les intentions de la Reine. Elle mourut subitement dit on; c'est mourir assez mal à propos; mais enfin pourquoi la seconde personne à qui ce secret et ces lettres furent légués & par la première, et qui par conséquent ne devoit pas ignorer non plus le vœu de la Reine; ne s'y conforma-t-elle pas après la mort du Roi, puisqu'elle en avoit tous les moyens en main, qu'elle ne risquoit rien de le faire, et qu'elle dit elle même qu'il est de son devoir d'éclaircir



80 36  
La Princesse. Pourquoi donc ne le fait-elle que par une demi-confiance, sans y joindre d'autres preuves, qu'un cachet, qu'un portrait du Roi, et quelques bijoux? pourquoi une lettre anonyme, lorsqu'on pourroit sans risques parler clair, et se montrer? Pourquoi n'y a-t-il pas un Acte écrit de la main de la Reine et qui leveroit toute difficulté, pour qu'on la Reine qui n'a pas craint d'écrire l'adresse du paquet de sa propre main, auroit elle craint d'écrire cet Acte, puisque le paquet ~~ne~~ devoit probablement passer en des mains sûres pour être remis à M<sup>lle</sup> Dorsberg après la mort du ~~l'ancien~~ Roi Gustave?

Il paroit que l'auteur de la seconde lettre se seroit laissé aller avec son secret, tout que rien ne l'empêcheroit de parler, si la personne à qui il en avoit fait confidence sans qu'on sache trop la raison de la révélation d'un secret auquel on paroit attacher tant d'importance! si dis-je cette personne n'avoit eu la maladresse de perdre une lettre si essentielle, et précisément chez la Princesse. Mais en vérité à qui pourra-t-on persuader que l'on promène en société une lettre si précieuse dans sa poche, et qu'on la perd par hazard? Je me rappelle assez l'intérieur de l'habillement des Suédoises pour être certain que rien de ce qui entre dans leurs poches, ne peut se perdre par hazard; je connois assez leur prudence à l'égard des lettres ou des billets qu'on leur adresse, pour être certain qu'elles en ont le plus grand soin.

Plus j'examine cette histoire, plus elle me paroit un Roman forgé à plaisir, ou l'on n'a pas même eu l'esprit de conserver l'avais-je en blâme, et ~~les~~ de sauver les contradictions et les inconséquences. J'en ai déjà relevé quelques unes. En voici d'autres.

D'abord je demandai à l'auteur de la premiere lettre, par quel moyen la personne  
à laquelle il écrivait, a appris qu'il y avait quelque mystère; puis qu'il parait que c'est pour  
satisfaire sa curiosité que cette lettre a été écrite. Deux coup qui étoient dans la confiance  
sont morts sans parler. Le Roi Adolphe Suedanois et la Reine Ulrique sont morts sans rien  
révéler; la personne que cette dernière avait vendue dépositaire du secret et de ses papiers  
est morte subitement et s'est contentée de leguer à une autre la cassette mystérieuse; une  
M<sup>lle</sup> d'Orny qui doit avoir vendu au feu Roi tous les secrets de la Reine Mère n'a pas vendu  
celui-ci, et est morte maintenant; la M<sup>me</sup> Dorsberg n'a constamment la petite personne  
effendié avoir ignoré jusqu'à présent le secret de sa naissance; il n'y a que l'auteur de  
la premiere lettre qui prétende être au fait; et voilà tout à coup une de ses amies, une  
fille d'Eve qui lui fait mille questions, qui le tourmente pour avoir des éclaircissements.  
Par où sa curiosité a-t-elle donc été réveillée? comment pouvait elle donc savoir que ce  
mystère existoit. L'auteur qui ne voit pas, que ceci n'est qu'une figure oratoire; qu'il  
falloit supposer une personne faisant des questions afin de fournir matière à une réponse  
composée pour être perdue après chez la Princesse. L'auteur qui ne voit pas, ou bien, qu'on  
se joue de la Princesse, ou bien qu'elle est dans la confiance du petit conseil, qui a forgé toutes  
ces lettres soi disant anonymes, <sup>qui devaient</sup> l'éclaircir sur la naissance d'une prétendue veuve,  
et qui le font d'une manière si ridicule, si imparfaite, qu'on se voit tenté de jurer, que les  
auteurs de ce Roman n'ayant aucune preuve de ce qu'ils avancent, et étant bien cer-  
tains de ne pouvoir jamais en produire, cherchent à le couvrir d'une obscurité <sup>impénétrable</sup> ~~difficile~~



Je demanderais ensuite comment la Dame Sorsberg aurait pu faire passer un enfant qui venait de naître, pour sa fille morte trois ans auparavant. Il n'est pas bien étonnant qu'elle persiste à soutenir que sa fille est véritablement sa fille. Au lieu de preuves positives, cette persévérance à nie prouverait contre l'histoire. Car enfin si l'on avait exigé le dilemme de la pitié due mère, ce ne pourrait être que pour le tems de la vie du feu Roi, puis qu'après son mort, le mystère devrait être dévoilé d'ailleurs. Pourquoi nie-t-elle donc constamment? c'est qu'elle n'a rien à révéler, et qu'elle doit trouver fort étrange qu'on lui dispute sa fille.

Le Chef de justice ou Lénifidnor, est un Monsieur bien difficile. On lui produit des preuves qu'il trouve convaincantes et indisputables, mais elles ne vont pas, dit-il, suffire à la justice. Je voudrais bien savoir ce qu'il lui faut de plus que des preuves convaincantes. Je croirai est, qu'il les trouve pitoyables et indignes, qu'il n'a pas le courage de le déclarer à la Princesse, ni de lui dire ce qu'il pense de cette affaire. Mais je demande ce que la Justice a à faire dans cette circonstance. La qualité de fille naturelle du Roi Adolphe Fredr., quand elle serait avérée, ne donne à la demoiselle Sorsberg aucun droit légal de prétendre à quoi que ce soit. Son sort dépend uniquement du Souverain, qui comme chef de la famille, peut la reconnaître en cette qualité, s'il croit en avoir des preuves et s'il le juge à propos. Il pense probablement comme le Lénifidnor, puis qu'il n'a encore rien fait en faveur de la D<sup>lle</sup>.

Ensuite une correspondance françoise entre des Suédoises qui ne passent jamais que leur langue entre elles, à moins qu'elles n'aient à faire à des étrangers qui ne l'entendent point. D'ailleurs, lorsqu'on compare pour le style et l'orthographe les

Deux lettres mystérieuses, on n'a pas de peine à découvrir quelles partent toutes de la même main.

Les soins que la Reine-Mère doit avoir pour la sordide et petite, et la sollicitude avec laquelle elle l'a recommandée à la Princesse ne prouvent rien, pour ceux qui connoissent la fautille avec laquelle la Reine s'engouoit. Je lui ai vu avoir pour une jeune personne qu'elle avoit aussi élevée, les mêmes soins, & la même sollicitude, et le même engouement que pour la Stenberg, sans cependant qu'elle fut de la famille, elle étoit ~~si elle la Reine~~ charmante disoit la Reine, personne n'avoit mieux répondu aux soins qu'elle s'étoit donnés pour son éducation, et cependant la jeune personne eut un jour avec un certain Baron Sparr Euyer de la Reine, une distraction dont il résulta un enfant. Elle s'étoit aussi engouée de moi, sans cependant que je fusse de la famille, j'étois le premier homme du monde; la vérité est que j'étois alors un triste personnage, qui commençois ma carrière, et qu'au lieu d'avoir l'expérience des hommes et des choses, je n'avois que du babil. Il étoit elle pas engouée de Madin, un vilain et puant negre, qui n'étoit pas de la famille, et qu'elle trouvoit charmant. Je lui ai connu cent autres predilections en ce genre qui ne valent pas mieux; celle-ci ne prouve donc rien.

Il n'est pas surprenant que M<sup>de</sup> d'Orly qui a vendu dit on les secrets de la Reine au feu Roi, n'ait pu vendre celui-ci qui n'existoit pas encore. Elle ne pouvoit gueres se douter qu'une petite fille qu'elle avoit introduite chez la Reine, vendroit être un jour une maîtresse d'Altesse royales.

Je ne vois pas que la Princesse soit aussi mal traitée dans la première lettre qu'elle le pient. Tout ce que l'on dit d'elle, est qu'elle a un caractère vis et angé. Il y a,



40  
le rien, qu'on ne puisse dire de soi même dans ~~cet~~ de certaines circonstances.

Quand on sait que la Princesse a hérité des bijoux de la Reine sa mère, on n'a plus besoin de demander d'où sont venus le portrait et le cartel du feu Roi qui se trouvoient dans le fameux paquet.

L'auteur de la première lettre dit à son amie: Voilà cet éclaircissement tant désiré, je ne vous en demande pas le secret, et ensuite, songez qu'une indiscretion à cet égard troubleroit pour la vie notre liaison. Cela est assez embarrassant. Aussi la discrète amie ne sachant que faire de la confidence, ayant permission et défense de parler, traine cette lettre dans sa poche, s'avise de la perdre précisément chez la Princesse, et la lettre tombe à terre, sur une table à ouvrage, dans un divan, où le lecteur voudra, cela est égal. y a-t-il de si commun à tout cela!

Que veut donc dire tout ce ramas d'absurdités, d'inconséquences, et de contradictions ridicules! quel peut être le but d'un Roman si maladroitement tissu! On ne restera pas longtemps en suspens, si l'on veut se donner la peine d'examiner avec attention la fin de la lettre de la Princesse à M<sup>r</sup> de Moltke. Les abbesses protestantes ne font point de vœux et le Comte de Steenbock passe pour avoir été assez avant dans les bonnes grâces de la Princesse; elle veut faire épouser son ancien amant à sa femme de chambre, comme les grands Seigneurs mènent ordinairement leurs valets de chambre à leurs anciennes maîtresses. Jusqu'à présent tout est dans la règle. Mais comme on pourroit être choqué en Allemagne, le pays des abquathiers, de voir

parvenue dans le grand monde, et aux cours voisines de Quedlinburg, une petite per-  
sonne qu'on a vue précédemment à la suite de la Princesse, dans un rôle subal-  
terne, on a pensé aux moyens de lui donner du relief, en lui prêtant une <sup>naissance</sup> ~~naissance~~  
illustre, on a forgé un roman, où l'on ne s'explique pas clairement, mais où  
on laisse simplement entrevoir les choses, et dans lequel on a imaginé des  
circonstances qui semblent excuser le défaut de preuves. Voilà la véritable  
raison qui a fait inventer cette fable extravagante, dont visiblement personne en  
Suede n'est la dupe, mais que les inventeurs auront trouvée bonne à ne point des  
Allemands pour qui elle est calculée. On a déjà présumé à ce but en disant que feu  
la Reine avoit résolu lorsque la petite se vint reconnaître de lui donner une charge  
près de sa personne, et de lui faire épouser un chambellan de sa Cour. Peut-être  
a-t-on espéré en même temps d'espérer quelque bonne somme du Roi pour  
établir deux personnages sans fortune.

Ce n'est pas au reste depuis peu que la petite personne est en liaison avec le  
Ct<sup>e</sup> Steenbock. Lors de son séjour à Berlin, avec la Princesse en 1787 ou 88, elle  
parle souvent de lui, et prétendit être en correspondance réglée avec lui.

Il y a donc bien apparence que la Princesse, le Comte et la petite Dorsberg sont  
les inventeurs de ce roman. C'est d'abord chez la Princesse que se perd la première  
lettre par un hazard amené tout exprès pour donner lieu à l'envoi de la  
seconde épître et du paquet contenant les preuves. Mais ces preuves, qu'elles sont  
(elles!)



Un portrait du Roy Adolphe Fred, son cachet, et quelques bijoux. A la vue de l'adresse de ce paquet, écrite de la main de la Reine, l'écriture supposée ou imitée, la Princesse s'évanouit, et cela est juste, cela rend la chose plus touchante, il faut d'ailleurs que dans un roman une belle Princesse s'évanouisse au moins une fois. Après être revenue à elle, les papiers lui parurent si concluants qu'elle ne hésita plus, et que sans autre examen elle reconnut sur le champ le Forsberg pour sa soeur.

Je demande si l'on <sup>trouve</sup> ~~trouve~~ dans toute cette histoire le langage et la marche de la vérité? Si la Princesse avoit réellement reçu ces lettres, si l'on y a voit aperçu quelque ombre de vraisemblance, le Roi n'auroit-il pas fait sommer le dépositaire des papiers de se montrer sans crainte et de les produire? ne les eût-on pas fait examiner juridiquement pour constater leur authenticité? n'eût-on pas donné la plus grande publicité à des procédures faites pour assurer l'état d'une personne qui auroit appartenu indirectement à la famille royale? auroit-on laissé subsister le moindre nuage qui eût pu obscurcir la vérité? et si l'on n'eût pas voulu compromettre une famille respectable en nommant la Mère, ne pourroit-on pas reconnaître l'enfant, sans nommer la personne qui lui a donné la vie.

Au lieu de cela, quels sont les fondemens sur lesquels on a bâti cette fable? Des lettres trouvées par hasard; des écrits anonymes, remis par un quidam qui disparaît soudain, et remis au C<sup>te</sup> Steenbark personnage le plus intéressant de la

réussite de l'affaire; une personne dépositaire des preuves, mais qui meurt subitement, une aute qui ne se nomme pas, qui s'enveloppe d'une obscurité profonde, qui assure que personne qu'elle, n'est en état de dévoiler le mystère, mais qui dit que toutes les recherches qu'on pourroit faire pour la découvrir seroient inutiles, et je n'ai pas de peine à le croire; des preuves convaincantes et indisputables qui ne sont pas suffisantes en justice, et un tas d'autres absurdités dont je n'ai relevé qu'une partie, et sur lesquelles on pourroit écrire un volume.

Croira donc qui voudra ce Roman, pour moi j'avoue qu'il me parait mérités autant de croyance que le Conte de Cendrillon, et ceux des mille et une nuits. Qui conque voudra se donner la peine de relire cette correspondance après avoir parcouru ceci, sera certainement de mon avis.



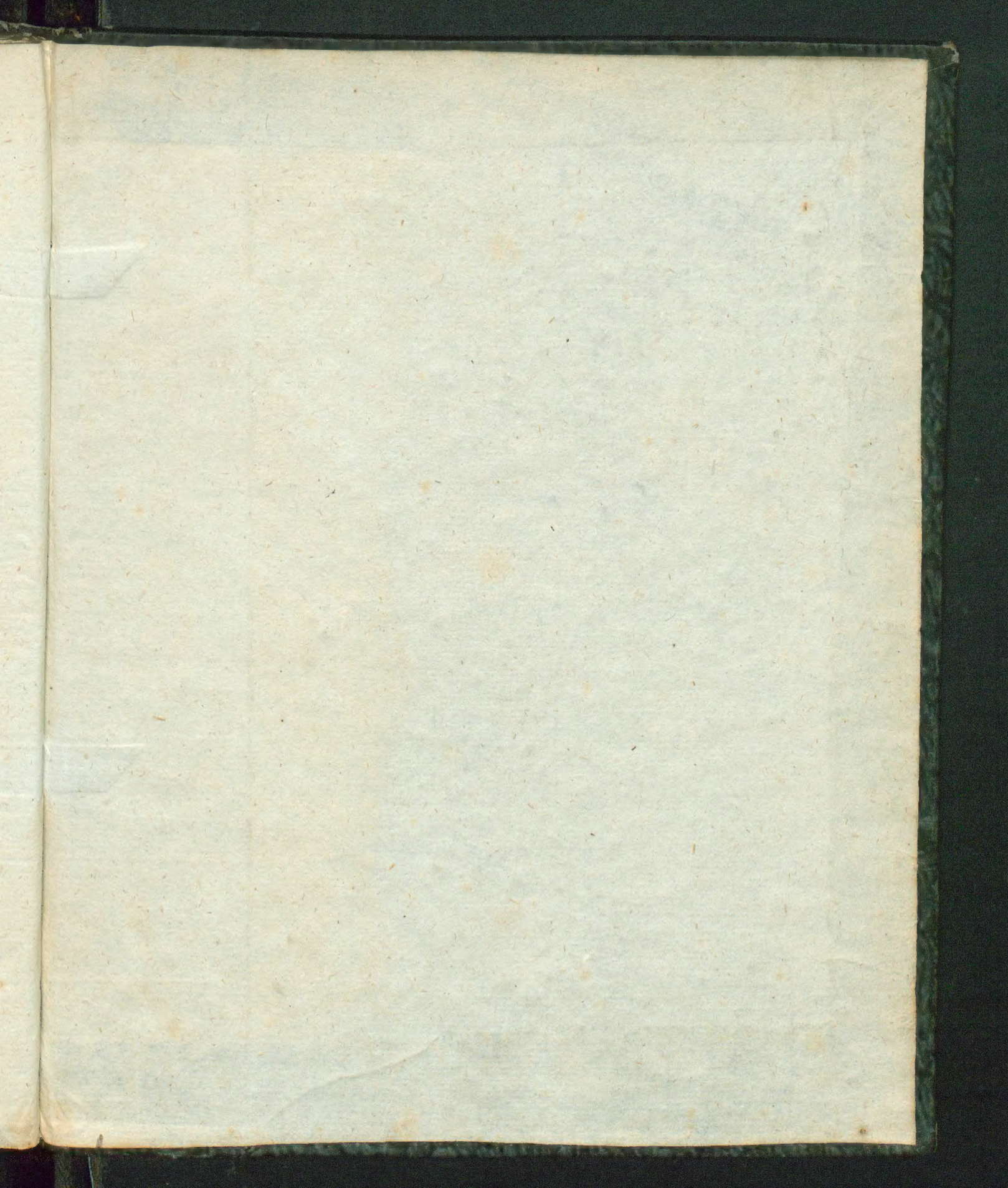


















**Ms. Gall. Qu. 34**

Sophie Albertin, princesse de Suède: Correspondence. (ok. 1800)

Franc., XVIII w., 23,5×19 cm. K.II, 22 (s. 1-44), w tym kart niezapis. 3, jednostr. zapis. 3.

**Dig. ORP000919**

**Ms. Gall. Qu. 34**

Sophie Albertin, princesse de Suède: Correspondence. (ok. 1800)

Franc., XVIII w., 23,5×19 cm. K.II, 22 (s. 1-44), w tym kart niezapis. 3, jednostr. zapis. 3.

**Dig. ORP000919**